

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Polar millénariste parisien / *Pars vite et reviens tard* de Régis Wargnier

Marie Claude Mirandette

Volume 25, numéro 4, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mirandette, M. C. (2007). Polar millénariste parisien / *Pars vite et reviens tard* de Régis Wargnier. *Ciné-Bulles*, 25, (4), 34–36.

Pars vite et reviens tard
de Régis Wargnier

Polar millénariste parisien

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

D Paris, un petit matin printanier. Dans le quartier des anciennes Halles, en plein cœur de la Ville lumière, on s'affaire gaiement. Joss le Guern (Olivier Gourmet), crieur public de son métier, s'apprête à déclamer les petites annonces du jour; tous se pressent sur l'étroite place publique pour l'écouter. Après les poires à vendre, les mots d'amour et les injures au gouvernement, une étonnante missive laisse les auditeurs pantois : « Et puis, quand les serpents, chauves-souris, blaireaux et tous les animaux qui vivent dans la profondeur des galeries souterraines sortent en masse dans les champs et abandonnent leur habitat naturel; quand les plantes à fruits et légumineuses se mettent à pourrir et à se remplir de vers (...). » C'est à n'y rien comprendre, mais Joss lit quand même ces étranges textes déposés dans sa boîte aux lettres. Assis en retrait, un vieux monsieur (Hervé Decambrais, interprété par Michel Serrault) s'intéresse à ces messages tarabiscotés qui se succèdent depuis quelques semaines déjà. Ce matin, il est déterminé à aller voir le crieur pour les lui acheter et tenter d'en percer le mystère.

Ailleurs dans la ville, les portes de paliers d'un immeuble à appartements ont été marquées d'un quatre à rebours arborant deux traits verticaux sur la barre horizontale. Toutes les portes sauf une. Une jeune mère de famille, inquiète, décide de se rendre au commissariat du quartier afin d'en informer les autorités. Elle y rencontre le commissaire Jean-Baptiste Adamsberg (José Garcia) qui ne la prend guère au sérieux et la renvoie à ses couffins. Jusqu'à ce qu'il apprenne qu'au cours des trois dernières semaines, une vingtaine d'immeubles parisiens ont été affublés des mêmes chiffres. Bientôt, un premier mort est retrouvé, nu, taché de noir et marqué de piqûres de puces... Puis, un second et un troisième. Il n'en faut pas plus pour mettre le feu aux poudres, d'autant que les journaux et autres médias se mettent de la fête et publient à qui mieux mieux des lettres envoyées par le présumé assassin, celui-là même qui dépose dans l'urne du crieur ces étranges prophéties prédisant le retour de la mort noire : la peste. Et c'est à Adamsberg que revient

l'ingrate tâche de faire la lumière sur cette histoire rocambolesque et de trouver au plus tôt l'assassin, ce semeur de peste, avant que la stupeur et la panique gagnent toute la métropole.

C'est, résumé à l'essentiel, le topo de ce roman policier à succès de Fred Vargas (ce « rompol » comme elle aime à désigner ses écrits sombres et étranges) porté à l'écran par Régis Wargnier (**Indochine**, **Une femme française**, **Est-Ouest** et **Man to Man**). Et elle est relativement réussie cette adaptation, même si le scénario s'éloigne sensiblement du roman, tant en ce qui a trait aux lieux de l'action, à l'intrigue principale qu'aux personnages. Par exemple : Vargas a situé son histoire dans le quartier de Montparnasse et de la place Edgar-Quinet; Wargnier lui a préféré celui

de Beaubourg avec sa place Igor-Stravinsky, à son sens plus cinématographique et surtout plus crédible dans le cadre de la présente histoire parce qu'il mélange habilement le passé (église médiévale de Saint-Merri) et le présent (le centre Georges-Pompidou et la fontaine Jean Tinguely et Niki de Saint Phalle). De même, de marin sans bateau et extaular, le Guern est-il devenu acteur au chômage, brûlé sur les plateaux

pour avoir défiguré un producteur qui reluquait d'un peu trop près sa copine. Faute de contrats, il s'est improvisé un petit boulot : celui, désuet, de crieur public.

C'est surtout le nœud de l'intrigue qui a été largement revu et corrigé par l'équipe scénaristique afin de tenter de le rendre plus probable, plus réaliste, plus cinématographique. Intrigue qui s'avère un fragile jeu de cartes, dans le roman comme dans le film, mais qui passe mieux dans le roman, l'écriture de Vargas parvenant à faire oublier quelques invraisemblances, tant en ce qui concerne le récit que la psychologie des personnages. Ainsi, le nœud de l'intrigue et la motivation du meurtrier sont-ils passés d'une histoire de vengeance à une autre. Dans le roman, c'est la vengeance d'un petit génie de l'aéronautique, Damas, dont la belle s'est jetée par la fenêtre après avoir été violée par cinq types, cinq fiers-à-





Olivier Gourmet

bras engagés par un industriel cherchant à arracher au jeune prodige le secret d'une récente découverte. Dans le film, la vengeance est devenue celle d'un fils — toujours Damas — dont le père fut cruellement assassiné par des employés véreux, en plein cœur de la forêt africaine. Damas, alors enfant, avait assisté au meurtre, impuissant. Quelque 20 ans plus tard, il cherche à venger le paternel. Si le dénouement du film a l'avantage d'être nettement plus simple que celui imaginé par Vargas (mais cela n'est-il pas le cas de nombreux polars contemporains dont l'intérêt repose ailleurs que dans le dénouement?), il reste assez peu vraisemblable. Et le personnage de Damas, tout comme ceux de ses acolytes meurtriers, largement improbable.

Il manque au film ce je-ne-sais-quoi que Vargas parvient à insuffler à ses étranges personnages, étrangers aux autres autant qu'à eux-mêmes, et qui les rend si sympathiques et si attachants. La précision du style de l'écrivaine, un tantinet précieux, toujours surprenant, par moments déjanté, participe largement au plaisir de lire Vargas; force est de constater que cela se traduit difficilement en images. Aussi Wargnier a-t-il choisi d'autres voies qui fonctionnent, de temps à autre seulement.

Les images, ici tournées en scope de manière à montrer les personnages de très près, là préférant les plans très larges afin de les

perdre dans l'espace infini de leur solitude, parviennent souvent à traduire leurs émotions, tout en contribuant à créer l'atmosphère du film. Plusieurs plans-séquences, en particulier lors des scènes de confrontation, sont fort réussis et permettent de faire respirer les scènes et d'en accroître la crédibilité. Le montage serré, alternant lenteur (visions et réflexions d'Adamsberg) et rythme soutenu (surtout dans les scènes de poursuites avec Damas et Marie, ajoutées au scénario afin de dynamiser l'intrigue), confère au film une belle énergie qui malheureusement s'essouffle vers la fin. On notera en particulier la très belle scène de la « vision d'Adamsberg » sur la place Stravinsky, lors d'une criée, alors que le commissaire renoue avec son sixième sens et « sent » la présence du meurtrier; l'usage du ralenti et du flou est ici fort à-propos et d'une belle maîtrise. De même, la musique de Patrick Doyle (fidèle collaborateur de Wargnier depuis **Indochine**) participe-t-elle à créer l'atmosphère lancinante propice à l'histoire, en particulier le « thème d'Adamsberg », lent et mystérieux à souhait.

À cela, il faut ajouter la performance de Michel Serrault dans un de ses tout derniers rôles. Bien qu'on ne saisisse pas tout à fait ses motivations à vouloir résoudre l'énigme (c'est aussi le cas dans le roman), le personnage de Decambrais est crédible et le jeu de Serrault lui confère une fragilité attachante d'une grande vérité, surtout lorsqu'il dit en substance : « Il y a quelque chose à



Michel Serrault et José Garcia

« quoi je ne m'attendais pas, c'est combien je tiens à la vie. » Il faut dire que la récente disparition de l'acteur a contribué à ajouter une plus-value à cette réplique à l'origine absente du roman. José Garcia est lui aussi très juste dans son rôle de flic rêveur et instinctif. Il en va de même des performances de Nadine Alari (la grand-mère de Damas) et d'Olivier Gourmet, amaigri, méconnaissable en crieur public.

Ce n'est malheureusement pas le cas de Marie Gillain, dans le rôle de Marie (Marie-Belle dans le roman), fort peu vraisemblable. C'est là un personnage auquel le film confère plus d'importance que le roman, mais qui manque cruellement de crédibilité. Trop fragile, trop effacée, on ne la croit pas capable de ce double jeu qui la transforme en meurtrière manipulatrice. Il en va de même de Nicolas Cazalé, dans le rôle de Damas, très peu crédible et atrocement larmoyant. Finalement, tout ce qui a trait à la relation amoureuse entre Adamsberg et Camille est traité de manière peu convaincante et sensiblement différente du roman. Mais surtout, cela est totalement inutile à l'intrigue et l'alourdit inutilement.

Quant au scénario, un peu trop chargé en péripéties, il rend la résolution de l'intrigue laborieuse. Toute cette partie du film apparaît

bancale et manque cruellement de rythme. Tout cela fait très téléfilm, pêche par excès de psychologie simpliste, alors que le reste du film n'est pas du tout dans cette voie. Il y a trop de retours en arrière et trop d'explications psychologisantes qui plombent une intrigue jusque-là enlevée. C'est bien dommage! Malgré tout — et c'est là tout le mystère de ce film! —, Régis Wargnier est parvenu à rendre quelque chose de l'atmosphère étouffante et mystérieuse du roman de Vargas. ■

Pars vite et reviens tard

35 mm / coul. / 115 min / 2007 / fict. / France

Réal. : Régis Wargnier
 Scén. : Julien Rappeneau, Ariane Fert, Harriet Marin, Lawrence Shore et Régis Wargnier, d'après le roman de Fred Vargas
 Image : Laurent Dailland
 Son : Guillaume Sciana, Patrick Grisolet et Franco Piscopo
 Mus. : Patrick Doyle
 Mont. : Yann Malcor
 Prod. : Cyril Colbeau-Justin et Jean-Baptiste Dupont
 Dist. : Christal Films
 Int. : José Garcia, Lucas Belvaux, Marie Gillain, Olivier Gourmet, Nicolas Cazalé, Linh Dan Pham, Nadine Alari, Michel Serrault